

ATELIER « TRADITIONS GRAMMATICALES, TRANSFERTS ET RAPPORTS À L'HISTORICITÉ »

Le cas islandais – Cyril de Pins

1. La langue

L'islandais (ancien comme moderne) est une langue germanique. L'accent tonique se trouve toujours sur la première syllabe du mot. C'est une langue à flexion. L'article se suffixe (et se décline). La langue ancienne a tendance à coordonner les éléments plutôt qu'à les subordonner, en quoi elle se distingue de la langue moderne.

2. Chronologies

a. Histoire de l'Islande.

874 – 930 : Colonisation de l'île par des chefs norvégiens vaincus et/ou en disgrâce.

930 : (âge des sagas) Institution de la République islandaise.

930-1030 : République (aristocratique) islandaise.

1000 : Le Parlement général (*Alþing*) vote la christianisation de toute l'île. Introduction des techniques latines de l'écriture.

1030-1220 : Période relativement pacifique.

1220-1262 : âge dit « des Sturlungar » - guerre civile. (Snorri est un Sturlung).

1262 : Fin de l'indépendance de l'île, à la faveur d'un pacte passé avec le roi de Norvège, Haakon IV, en vertu duquel les Islandais le reconnaissent souverain de l'île et acceptent de lui payer un tribut annuel à perpétuité en échange de sa protection et de six bateaux devant apporter chaque été certains biens (notamment du bois).

1397 : Union de Kalmar et emprise danoise. Le roi de Norvège épouse la reine du Danemark, Marguerite Ire, qui régnera sur les trois pays scandinaves (Norvège, Danemark et Suède).

1550 : la Réforme est imposée brutalement à l'île qui achève d'y perdre son indépendance (désormais elle est soumise religieusement, politiquement et économiquement).

~ **1700** : Árni Magnússon, professeur et bibliothécaire de l'université de Copenhague, collecte tous les manuscrits qu'il trouve en Islande pour le compte du roi du Danemark. Il lègue 1800 manuscrits à l'université de Copenhague.

1830-1874 : Réveil national (politique et linguistique – notamment orthographique et lexical).

1875 : L'Islande se dote d'une monnaie et crée la Banque nationale d'Islande (depuis privatisée, ruinée et renationalisée...).

1918 : Autonomie.

1944 : Indépendance.

2009 : Candidature à l'Union Européenne.

b. Histoire des textes islandais

1122-1133 : *Le Livre des Islandais* (Íslendingabók), rédigé par Ari Þorgilsson, dit Ari inn fróði (le savant). Récit de l'Islande depuis la Colonisation.

XII^{ème} siècle : *Le Livre de la Colonisation* (Landnámabók), attribué au même Ari Þorgilsson. Il raconte l'installation d'Ingólfur Arnarson à Reykjavík et tient un compte des descendants de premiers colons. Sont nommés les 435 premiers occupants ainsi qu'un grand nombre de leurs descendants et les lieux où ils s'installèrent.

XII^{ème} siècle (deuxième partie) : *Premier traité grammatical*.

XIII^{ème} siècle (première partie) : les textes composant l'*Edda* de Snorri Sturluson (1179 –1241).

XIII^{ème} siècle (milieu) : *Troisième traité grammatical* d'Óláfr Þórðarson (1210-1259), neveu de Snorri.

XIV^{ème} siècle (milieu) : Copie du *Codex Wormianus* contenant les quatre « traités grammaticaux » et les textes composant l'*Edda* de Snorri.

Extraits du *Codex Wormiamus*
(conservé à Copenhague), datant du milieu du XIV^e siècle
– les textes qu’il contient sont plus anciens.
(Traduction Cyril de Pins)

I. Langues vs. langue – Langues et histoire.

Edda – Prologus :

« {6} Parvenu à âge avancé, Noé partagea le monde entre ses fils : il destina la partie ouest à Cham, la partie nord à Japheth et la partie sud à Sem, parties qui plus tard diviseraient le monde en trois. C’est à l’époque où les fils de ces hommes vinrent au monde, qu’augmenta le désir de richesse et de pouvoir, parce qu’ils connaissaient de nombreux arts [*listir*] qui auparavant n’avaient pas été inventés, et chacun d’exalter pour lui-même une compétence [*íþrótt*]. Et ils portèrent leur ambition si loin que les Africains, descendants de Cham, dévastèrent cette partie du monde qu’habitaient les rejetons de Sem, leurs cousins.

{7} Et lorsqu’ils les eurent conquis, il leur sembla que le monde ne suffisait pas et ils firent une tour en briques et en pierres, qui, d’après leurs intentions, devait monter jusqu’au ciel, sur la plaine nommée Sennar. Or il arriva un moment où la construction fut si avancée qu’elle s’élevait dans les airs, et leur désir de continuer la construction ne faiblissait pas ; quand Dieu voit jusqu’où s’élève leur impudence, il comprend qu’il lui faudra frapper d’une certaine manière. Et ce même Dieu, qui est tout puissant, et qui aurait pu frapper tous leurs ouvrages d’un clignement d’œil, et les réduire eux-mêmes à l’état de poussière, préféra détruire leur projet, afin qu’ils puissent prendre conscience de leur petitesse, et en faisant en sorte qu’aucun ne comprenne ce que l’autre disait ; aussi aucun ne savait ce que l’autre commandait, et l’un brisait ce que l’autre voulait édifier, jusqu’à ce qu’ils en viennent à se quereller les uns avec les autres, et c’est ainsi que fut détruit totalement leur ardent projet de construire une tour.

{8} Or celui qui était leur chef s’appelait Zoroastre, qui rit avant de pleurer lorsqu’il vint au monde. Les contremaîtres [*forsmiðir*] étaient au nombre de soixante-douze, et c’est le nombre des langues qui essaimèrent dans le monde après que les géants se furent dispersés sur la terre et que les nations se furent multipliées. Et lorsque la confusion des langues [*túngnaskiptið*] se fut accomplie, les noms des gens et des choses se multiplièrent, et ce même Zoroastre eut de nombreux noms. Or, bien qu’il comprît que démesure avait été humiliée avec ladite tour, il parvint à prendre le pouvoir du monde. Il se fit choisir comme roi des nombreuses nations assyriennes.

{9} Pour lui, commença alors l’erreur de l’idolâtrie ; et lorsqu’il était adoré, il se faisait appeler Baal. Celui-ci, nous l’appelons Bel. Il avait encore de nombreux autres noms. Mais à mesure que les noms se multipliaient, la vérité se perdait également, et à partir de cette première erreur, chaque homme ensuite l’adora comme le premier maître [*formeistari*], ainsi que les animaux et les oiseaux, l’air et les corps célestes, et différentes choses inanimées, jusqu’à ce que cette erreur gagne le monde entier ; aussi ils oublièrent religieusement [*vandilega*] cette vérité que personne ne connaît son créateur, à l’exception de ces hommes qui seuls parlent la langue hébraïque – langue qui était florissante avant la construction de la tour ; et cependant ils ne perdirent pas les présents corporels qui leur avaient été offerts, et ainsi, ils interprétèrent toute chose à l’aide de leur <seule> compréhension terrestre car la sagesse spirituelle [*andliga spektin*] ne leur avait pas été donnée. Ils en conclurent donc que toute chose est faite de quelque matière.

(...)

« A partir du nord, autour de l’est, et jusqu’au sud, s’étend l’Asie . Dans cette région du monde tout est beauté, ornements et biens produits par la terre, or et pierres précieuses. Il y a aussi le monde du milieu. Et ainsi là où la terre est plus belle et meilleure que partout ailleurs, là se trouvent les hommes les plus honorés pour tous leurs dons : la sagesse et la force, la beauté et toute science.

(...)

{12} Il y avait douze royaumes, un seul roi suprême, et nombreuses étaient les terres et les nations qui appartenait à chaque royaume : il y avait dans la ville douze chefs principaux¹. Ces chefs avaient surpassés tous les hommes qui, en ce monde, ont pris part à toutes les gestes héroïques [*mann dómliga*]. De tous les savants qui ont parlé de ces choses, pas un n'a émis de doute sur ce sujet. C'est pourquoi tous les chefs [*formenn*] de la région septentrionale remontant jusqu'à leurs ancêtres [*sínar ættir*] placent au nombre des dieux tous ceux qui furent chefs de la ville ; au premier chef, ils placent Priam lui-même à la place d'Odinn.

(...)

Et il est écrit que lorsque les Grecs et toutes les forces du Nord et de l'Est attaquèrent les Troyens, ils n'auraient alors jamais été victorieux si les Grecs n'en avaient pas appelé aux dieux. Ils se disaient aussi qu'aucune nature humaine n'aurait pu les vaincre à moins qu'ils ne fussent trahis par leurs propres hommes, ce qui ensuite arriva.

{19} Et c'est fort de leur gloire que ceux qui leur succédèrent s'attribuèrent des titres ; et ce fut surtout le cas des Romains qui furent les plus illustres dans de nombreux domaines, après cette date ; on raconte que lorsque Rome fut achevée, les Romains changèrent leurs coutumes et leurs lois, afin qu'elles s'approchent autant que possible de celles des Troyens, leurs ancêtres. Or la puissance, qui accompagna ces hommes pendant plusieurs siècles, fut si grande que lorsque Pompéi, une capitale romaine, fit des ravages dans l'Est, Odin quitta l'Asie et fit route vers le Nord. C'est alors qu'il donna à ses hommes et à lui-même leurs noms et il dit que Priam l'avait nommé/avait eu pour nom Odin, et sa reine Frigg qui, à cause du royaume à venir, prit ce nom et fut appelé Frigia là où se dressait la ville. Or qu'Odin ait dit cela de lui par ambition ou que cela soit arrivé avec le changement de langues, il n'en reste pas moins que de nombreux sages tiennent néanmoins cette histoire pour vraie et pendant très longtemps par la suite, chaque homme qui fut un grand chef suivit son exemple.

(...)

{23} Odin reprit ensuite la route vers le Nord et arriva dans ce pays qu'on appelle Reiðgotaland et dans ce pays il s'appropriâ tout ce qu'il désirait. Il installa là à la tête de ce pays son fils, qui s'appelle Skjöldur dont le fils s'appela Friðleif. C'est de lui [*i.e.* Skjold] qu'est issue la famille qui se nomme les Skjöldungar. Ils furent rois des Danois. Et ce pays s'appelle aujourd'hui Jutland² qui alors était appelé Reiðgotaland.

{24} Ensuite, Odin alla au Nord dans un lieu qui s'appelle à présent la Suède ; il y avait là un roi du nom de Gylfi. Or, lorsqu'il eut vent de la venue des Gens d'Asie [*Asíamanna*] qu'on appelait Ases, il alla au devant d'eux et il offrit à Odin de pouvoir choisir dans son royaume ce qu'il désirait pour lui-même. Or les bienfaits qui accompagnaient leur route étaient tels que quel que fut le pays où ils faisaient halte, il y avait abondante moisson et bonne paix ; et tous croyaient qu'ils en étaient cause. Les grands du royaume³ virent qu'ils n'étaient pas comme les autres hommes qu'ils avaient vus, à la fois à cause de leur beauté et à cause de leur discernement. Odin trouva que c'était là de belles et bonnes terres et ils se choisit un lieu pour <édifier> un bourg qui s'appelle aujourd'hui Sigtuna⁴ ; il fit pour ses lieutenants la même organisation que celle qui avait été en vigueur à Troie ; il nomma douze chefs dans la ville pour faire régner la loi du pays et il institua pour cela tous les droits qui autrefois avaient été existé à Troie et en usage en Turquie.

{25} Puis, il reprit la route vers le Nord et atteignit la mer dont on pensait qu'elle entourait toutes les terres ; et il y installa son fils dans le royaume qui se nomme aujourd'hui la Norvège. On l'appelait pays Sam [*Sæmingr*] et les rois de Norvège font remonter leurs ancêtres jusqu'à lui (Odin), les ducs⁵ et d'autres Grands faisaient de même, comme le rapporte *Háleygjatal*⁶. Mais Odin était avec son fils qui a nom Ýngvi, qui était roi en Suède et dont sont issues les familles qui sont appelées les Ýnglingar. Les Ases se choisirent des épouses sur place, et certains choisirent là des épouses pour leurs fils ; et ces familles devinrent nombreuses qu'ils essaimèrent dans toute la Saxe et de là dans tout le Nord. Et leur langue, celle des Gens d'Asie [*Asíamanna*], devint la langue maternelle de tous ces pays. Ces hommes croient pouvoir reconnaître d'après la manière dont sont écrits les noms de leurs ancêtres que ces noms étaient conformes à cette langue. Or les Ases amenèrent la langue ici dans le Nord : en Norvège, en Suède, en

¹ Ici, il y a discussion sur le texte islandais : faut-il lire « *höfüt túngur* » (*linguae principales*) avec Rask, qui suit W et U ou bien « *höfðíngar* » avec l'éditeur ? Nous préférons suivre l'éditeur dont la leçon est plus cohérente avec le reste du paragraphe.

² Le Jutland est une région du Danemark.

³ Nous traduisons avec cette périphrase le terme « *rikismenn* » qui signifie littéralement : « les hommes ayant du pouvoir ».

⁴ Près d'Uppsala en Suède.

⁵ « *Jarl* » : Il s'agit ici du comte au sens romain du terme. On traduit généralement le titre par Duc, notamment à propos de Skúli, l'ami de Snorri.

⁶ Poème généalogique dont le titre signifie littéralement : « *Énumération des Halogalandais* » (d'après le Hagoland, nom d'une province du Nord de la Norvège).

Danemark et en Saxe. Mais en Angleterre, on trouve des appellations de lieux ou de villes fort anciennes, ce qu'on peut comprendre dans la mesure où elles furent données dans une autre langue que celle-ci (i.e. la nôtre).

Edda – Skáldskaparmál :

« Il est nécessaire de dire ces choses maintenant aux jeunes poètes qui désirent apprendre la poésie et enrichir leur vocabulaire d'appellations anciennes [*fornum heitum*], ou s'ils désirent être capable de comprendre ce qui est obscur dans la poésie : celui qui est dans cette situation, qu'il considère ce livre comme instructif et plaisant. Il ne faut pas oublier ou réfuter ces histoires au point de priver la poésie des anciennes *kenningar* qu'ont utilisées les grands poètes. Mais les chrétiens ne doivent pas croire aux dieux païens ni à la vérité de ces histoires d'une manière qui soit autre que celle qui est proposée au début de ce livre, où il est raconté comment les hommes s'éloignèrent de la vraie foi, et ensuite, à propos des Turcs, comment les gens d'Asie, qu'on nomme les Ases, falsifièrent le récit des événements qui prirent place à Troie afin que les gens du pays croient qu'ils étaient des dieux. »

Troisième traité grammatical – Deuxième partie :

« Dans ce livre (l'*Ars Maior* de Donat), il est possible de comprendre distinctement que tout cet art du discours (*málslistin*) que les savants romains apprirent à Athènes en Grèce et transposèrent ensuite en latin, fait un avec cette phonétique/métrique (*lit.* Manière de sonner) et cet art poétique (*lit.* Poésie) qu'Odin et les Ases apportèrent de là jusqu'au Nord, lorsqu'ils s'installèrent dans la partie septentrionale du monde. Ils enseignèrent aux hommes ce genre d'art **dans leur langue** (i.e. celle des Ases) ainsi qu'ils l'avaient institué et étudié dans leur terre d'Asie, là où, sur toute la terre, la beauté, la puissance et la science furent portées à leur plus point⁷.

[11] On appelle *barbarisme* une manière fautive de parler (*einn lasta pollr málgreinar*) en langue vulgaire (*alhýðumáli*)⁸, et, en poésie, on l'appelle *métaplasme*⁹. Le nom « barbarisme » provient de l'époque où

⁷ K. remarque qu'Olaf décrit l'arrivée de l'art poétique selon deux voies : l'une qui commence en Grèce, transite par Rome, et, de là – suppose-t-il – vers le Nord ; l'autre, directement de l'Asie au Nord. La seconde voie est celle dont Snorri (son oncle) propose le récit dans *Heimskringla*, au chapitre 5 de la *Ynglinga saga* : « A cette époque, les généraux romains parcouraient le monde en soumettant tous les peuples à leur autorité, et nombreux étaient les souverains qui fuyaient leurs domaines à cause de ces hostilités. Mais en raison de ses dons de prophétie et de sa magie, Odin savait que sa descendance devait habiter dans la partie septentrionale du monde. »

En fait, il semble possible de lire ce passage comme la mise en parallèle de l'origine de l'art poétique latin et de celui des hommes du Nord. Un autre passage fait écho à celui-ci, c'est celui du Prologue de l'*Edda* de Snorri où il raconte comment les Ases quittèrent l'Asie et allèrent jusqu'à la Norvège, imposant leur langue aux gens du Nord : la *translatio studii* ne semble même pas nécessaire, puisqu'ils imposent leur langue. Ici, néanmoins, Olaf suggère qu'elle est nécessaire.

K. rapproche ce passage du Prologue du chapitre 6 de la *Ynglinga saga* : « En outre, il (Odin) parlait avec une telle éloquence et une telle aisance que tous ceux qui l'écoutaient étaient d'avis qu'il exprimait la vérité. Son discours était entièrement constitué d'assonances, comme c'est le cas à présent lorsque l'on compose ce qui porte le nom de poésie. Odin et, avec lui, les prêtres qui desservaient les temples sont appelés « forgerons de lais » (faiseurs de lais), car ce furent eux qui donnèrent naissance à cet art dans les pays du Nord. » Faut-il comprendre que Odin et les prêtres créèrent un art à l'image de celui de la Grèce, adaptèrent celui de la Grèce, ou qu'ils en créèrent un, indépendamment de la Grèce, mais comme elle ?

K. remarque aussi que l'expression « öll er ein málslistin » (tout l'art du langage est un) est une manière d'universaliser le langage, par-delà la différences entre les langues, et la différence entre les traditions.

Dernier parallèle avec le Prologue de l'*Edda* : la caractérisation de la terre d'Asie qui fait écho à celle de Troie dans le Prologue : « þat er kallat Asía; í þeim hluta veraldar er öll fegrð ok þryði ».

⁸ Quintilien, I, 61 : « *Prima barbarismi ac soloecismi foeditas absit. (...) interim vitium, quoa fit in singulis verbis, sit barbarismus.* »

les Chefs romains, ayant rassemblé presque tout le monde sous leur pouvoir, prenaient des jeunes gens dans tous les peuples, les amenaient à Rome et leur apprenaient à parler la langue romaine (*romverska tungu*). Or, parmi ces jeunes gens, nombreux sont ceux qui, peu doués, prononçaient le latin selon leur propre langue et corrompaient tant la langue que les Romains appelèrent ce vice de langage (*málslöst*) barbarisme, parce qu'ils appelaient barbares tous les peuples, Grecs et Romains exceptés. Ils appelèrent d'abord barbares les peuples vêtus salement et à longue barbe qui vivaient sur les hautes montagnes et dans les forêts profondes, car leur apparence et leur vêtement était sans raffinement comparés à la politesse et au faste du vêtement des Romains, de la même manière, leur expression (*orðtak*) était grossière (*ótogit*) comparée à la distinction linguistique (*málsgreinum*) des savants latins. Cependant, comme les Romains voulaient que tous les peuples apprissent leur langue, afin que leur pouvoir fût mieux connu, et comme les royaumes changeaient avec le temps, alors tout le monde savait qu'ils avaient leurs ancêtres chez les Romains¹⁰. »

II. Technique linguistique

Edda – Skáldskaparmál :

« Voilà pourquoi nous appelons la poésie (*skáldskap*) le "butin d'Odin" ou "sa trouvaille", "sa boisson" ou "son don", et aussi "la boisson des Ases".

Ægir demanda alors : De combien de manières varient les expressions de la poésie et combien de parties y a-t-il en poésie ?

Bragi répondit : Toute la poésie se compose de deux parties.

Ægir demanda : Quelles sont ces deux parties ?

Bragi répondit : Les mots et les mètres (*mál ok hættir*).

"De quelles catégories de mots (*máltak*) dispose-t-on en poésie ?"

"Il y a trois catégories de mots en poésie."

"Lesquelles ?"

"Celles-ci : appeler (*nefna*) chaque chose par son nom (*sem heitir*) ; la seconde s'appelle la substitution (*fornafn*) ; la troisième catégorie de mots est appelée *kenning* (description), et cette catégorie consiste pour nous à appeler Odin ou Thor ou Tyr ou n'importe lequel des Ases ou des Elfs, d'une manière telle que pour chacun de ceux que je mentionne, j'ajoute un terme appartenant à un autre des Ases ou je mentionne l'une de ses actions. Alors, ce dernier reçoit ce nom et non celui avec lequel on l'appelait. Ainsi nous disons Tyr-la-Victoire ou de Tyr-Pendu ou de Tyr-Chargé, et nous nommons en fait Odin. Nous appelons cela *kent-heitir* (termes périphrastiques). »

OFLJÓST :

« *Læti* a deux significations. Le bruit est appelé *læti*, la disposition (*ædi*) est appelée *læti*, et *ædi* signifie aussi "fureur". *Reidi* a deux significations. On parle de *reidi* (courroux), quand un homme est de mauvaise humeur et on appelle *reidi* le gouvernail d'un navire ou les rênes d'un cheval. *Far* a aussi deux significations. *Fár*, c'est la colère et *far*, c'est un navire. On utilise souvent de tels mots (*orðtök*) afin de composer, en poésie, de manière cryptée (*folgir*) et, en général, on appelle cela "jeu-de-mots" (*ofljóst* – le mot signifie "trop clair"). On appelle *lid* (articulation), chez un homme, l'endroit où les membres s'articulent ; *lid* est un mot pour "navire" ; *lid* (équipe) nomme des gens ; on parle aussi de *lid* (secours) lorsque apporte son aide (*lidsinni*). *Lid* est un mot pour l'hydromel. Dans un jardin, on trouve une *hlid* (porte) ; *hlid* nomme aussi ce qu'on appelle un bœuf ; *hlid* est enfin une pente. On peut faire usage de ces distinctions en poésie afin de produire des jeux de mots (*ofljóst*) difficiles à comprendre s'il faut supposer une autre distinction sémantique que celle indiquée. De même, trouve-t-on de nombreux autres mots qui nomment plusieurs choses. »

Edda – Háttatal :

⁹ Donat III, 1 : « *Barbarismus est un a pars orationis vitiosa in communi sermone. In poemate metaplasmus, itemque in nostra loquella barbarismus, in peregrina barbarolexis dicitur.* »

Isidore, *Orig.* L. I, c. 31 : "Barbarismus est verbum corrupta litera vel sono enuntiatum; – item quando in prosa vitium fit sermonis, barbarismus vocatur, quando in metro, metaplasmus dicitur."

¹⁰ Isidore, *Orig.* L. I, c. 31 : "Appellatus dum latinae orationis autem barbarismus a barbaris gentibus, integritatem nescirent. Unaquaqueque enim gens, facta Romanorum cum suis operibus, vitia quoque et verborum et morum Romam transmisit."

« On distingue trois sortes de *kenningar* : premièrement les *kenningar* simples, ensuite les [*kenningar*] doubles, enfin les [*kenningar*] étendues. C'est une *kenning* d'appeler la bataille "le fracas des lances", et c'est une *kenning* double (*tvíkent*) d'appeler "feu du fracas des lances" l'épée ; c'est une [*kenning*] étendue s'il y a davantage d'éléments (...).

« C'est une allégorie (*nýgjörvingar*) d'appeler "serpent" l'épée et de le qualifier comme il faut, et d'appeler le fourreau "son chemin", la courroie et les accessoires "sa dépouille". C'est conforme à la nature du serpent qui est de glisser hors de sa dépouille aussi bien que souvent vers l'eau. Ici, l'allégorie (*nýgjörving*) est construite de telle sorte que le serpent aille chercher le flot du sang où il glisse le long du chemin de la pensée, c'est-à-dire dans la poitrine de l'homme. On considère que l'allégorie (*nýgjörvingar*) est bien composée si l'image (*mál*) qui est proposée est développée jusqu'à la fin de la strophe. Mais si une épée est appelée "serpent", puis "poisson" ou "baguette", ou autre chose encore, on appelle cela *nykrat* (monstruosité), on tient cela pour une faute. »

Troisième traité grammatical, Deuxième partie :

Dans un développement sur le barbarisme :

« Ici *vindara* est mis à la place de *vind-ára*, c'est-à-dire l'alarme. Ces syllabes sont raccourcies par souci esthétique, parce ça sonne mieux ainsi. On trouve ici aussi un trait appartenant à la poésie (*skáldskapargrein*), dont il est souvent fait usage et qu'on appelle *ofljóst*. »

A propos de *l'ektasis* (« *Ektasis* est extensio syllabæ contra naturam verbi. » Donat) :

« Cette figure connaît un grand nombre de variétés dans la poésie latine (*í versum*), mais elle se rencontre rarement dans la poésie norroise (*í skáldskap*), sauf quand l'ambiguïté (*ofljóst*) est exprimée. »

A propos du cacenphaton (« *Cacenphaton* est obscoena enuntiatio, vel in composita dictione vel in uno verbo » Donat) :

« Il y a *cacenphaton* quand on attribue à une chose une qualité impropre, qui appartient à autre chose, comme ici :

Skíð gekk fram at flæði (le navire marche avec
flóðs í hreggi óðu. (le flux du flux dans la tempête folle)

Ici, il est dit que le navire marche (*gengi*), alors que cela n'est approprié que pour un homme ou un animal. On comprend comme *cacenphaton* aussi ce vice que nous appelons *nykrat* (hippopotame) ou *finngálknat* (sphinx), qu'on rencontre la plupart du temps dans les allégories (*nýgjörvingum*), comme ici :

(...)

Ici, la hache est appelée dans une moitié de strophe "femme-troll ou valkyrie du bouclier" et dans la seconde moitié "douleur du casque", et c'est ainsi que change la forme de l'objet en question, comme une *nykr* se transforme de multiples manières. »

<...> = lacune

[...] = ajout explicitant ou terme islandais imparfaitement rendu par le français.

Premier traité grammatical

<84:1> Dans la plupart des pays, les gens consignent par écrit dans des livres aussi bien leur connaissance [des événements qui se sont déroulés] dans leur pays que ce qui semble le plus digne de mémoire, même si cela s'est passé ailleurs. Ils consignent aussi par écrit les lois, chaque peuple le faisant dans sa propre langue. Mais parce que les langues diffèrent les unes des autres et qu'à partir d'une seule et même langue, dont elles proviennent, elles se sont jadis séparées, <84:5> il faut bien que chacune ait des lettres différentes et non que toutes aient les mêmes. Ainsi, les Grecs n'écrivent pas le grec avec des lettres latines, et les Latins le latin avec des lettres grecques, ni non plus les Hébreux l'hébreu avec des lettres grecques ou latines, mais chaque peuple écrit sa langue avec ses <propres> lettres.

Quelle que soit la langue que l'on doit écrire, si c'est avec les lettres d'une autre langue, alors certaines lettres feront défaut, parce que les sons des lettres supplémentaires font défaut dans cette autre langue. Reste que les Anglais écrivent l'anglais <84:10> avec toutes les lettres latines qui sont adaptées à sa prononciation, mais quand [les lettres latines] ne sont pas suffisantes, ils ajoutent d'autres lettres, en quantité et d'une nature adaptées à leur besoin, et ils suppriment celles qui ne peuvent être prononcées correctement dans leur langue.

Or, suivant leur exemple – puisque nous participons d'une seule langue, même si l'une d'elles a connu de grands changements, ou que toutes les deux ont changé de quelque manière [*nakkvað*] – et afin de faciliter l'écriture et la lecture, qu'exigent maintenant également dans notre pays à la fois les lois et les généalogies, ou les commentaires des Ecritures, ou encore cette vénérable science que <84:15> Ari Þórgilsson¹¹ a consigné par écrit dans des livres avec discernement, j'ai composé un alphabet pour nous aussi, les Islandais, à la fois à partir de toutes les lettres latines qui, d'après moi, conviennent bien à notre langue, en conservant leur prononciation originale, et à partir de lettres autres qui me semblent devoir être ajoutées, et j'ai écarté les lettres qui ne conviennent pas aux sons de notre langue. Certaines consonnes de l'alphabet latin ont été écartées et des consonnes [nouvelles] ont été ajoutées. Aucune voyelle [*raddarstafir*] ne fut écartée, mais de nombreuses furent ajoutées, dans la mesure où notre <84:20> langue contient la plupart des sons ou voyelles/voix [*raddar*].

Or, puisque les consonnes ne sont susceptibles d'aucun son ni d'aucune prononciation par elles-mêmes, au point qu'elles ne peuvent avoir de nom qui ne comporte une voyelle, et puisque par elle-même chaque voyelle peut sonner du son de <son> nom, puisqu'elle sonne à chaque énonciation [*í hverju máli*], et puisque donc celles-ci surpassent en importance les consonnes comme le tout-puissant surpasse le demi-puissant ; pour ces raisons, j'ai placé les voyelles aux premières places aussi bien dans l'alphabet que dans la discussion qui nous occupe ici.

[LES VOYELLES] – [RADDARSTAFIR]

Aux cinq voyelles [*hljóðstafir*] <84:25> qui étaient dans l'alphabet latin : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, j'ai ajouté ces quatre voyelles qui sont ici écrites : *ø*, *ē*, *þ*, *y*. *Q* a la jambe de *a* mais le cercle de *o*, parce qu'il est un mélange du son des deux, prononcé avec la bouche moins ouverte que pour *a* mais plus que pour *o*. *E* est écrit avec la jambe de *a* et avec la forme entière de *e* dans la mesure où se compose des deux, avec la bouche moins ouverte que pour *a* et plus que pour *e*. *Ø* est composé du son de *e* et de *o*, prononcé avec la bouche un peu moins ouverte <84:30> que pour *e* et plus ouverte que pour *o*, et c'est pour cela qu'il est écrit avec la barre de *e* et le cercle du *o*. *Y* forme un seul son à partir des sons *i* et *u*, prononcé avec la bouche moins ouverte que pour *i* et plus que pour *u*, aussi comporte-t-il les deux branches du *U* majuscule¹² <...>¹³ telles qu'elles étaient auparavant placées dans l'alphabet.

Or, il se pourrait <85:1> que quelqu'un fasse cette remarque : « Je parviens très bien à lire la langue danoise¹⁴, même si celle-ci est écrite avec des lettres latines ; je parviens malgré tout à deviner avec [une bonne] probabilité quelle est sa prononciation, bien que, dans ce que je lis, toutes les lettres ne puissent pas être prononcées correctement. Que m'importe que vous écriviez votre *þ* ou *a*, *e* ou *ē*, *y* et *u*. » Alors je réponds ceci : « Ce n'est

¹¹ Il s'agit de l'histoire. Ari est l'auteur du *Livre des Islandais* qui raconte les premiers temps de la colonisation de l'île, de la colonisation du Groenland (Terre Verte, en islandais), la conversion au christianisme.

¹² Que le latin note : V.

¹³ Lacune du manuscrit.

¹⁴ « Langue danoise » : l'expression désigne ce qu'on nomme aujourd'hui « norrois », « vieux norrois » ou « norrain » selon les auteurs ; le danois était alors comme le latin du monde scandinave, unanimement partagé.

pas le mérite des lettres [rúnanna] si vous lisez correctement et parvenez à faire les distinctions en les supposant avec une [bonne] probabilité <85:5> là où les lettres [rúnar] ne se révèlent pas claires. C'est plutôt à vous que revient le mérite. On peut donc s'attendre à ce que moi, ou quelqu'un de ma qualité, s'il existe, je parvienne à lire ou à distinguer avec une probabilité suffisante quel sens est le bon, s'il s'en offre plus d'un qui semble être le bon. Ce qui est écrit pour n'indiquer qu'un sens et n'est pas clair, il faut y conjecturer [geta til], ce que vous prétendez savoir si bien faire. Or, même si chacun pourrait ainsi atteindre parfois le sens correct [rétt], il faut cependant s'attendre à ce que tous n'aboutissent pas à la même solution, si cela change la signification [máli], surtout <85:10> dans les lois. Je vous réponds donc que vous ne formulez pas une bonne objection lorsque vous laissez entendre que dans notre langue [váru máli] les neuf voyelles suivantes : **a, e, i, o, u, ø, ǿ, y**, ne sont d'aucune utilité ; et encore moins, si, pour ces neuf voyelles, je procède à trente-six distinctions, si chacune d'elles sa sonorité [sitt mál] et si elles sont distinguées avec discernement. »

A présent, je vais placer de ces huit lettres – aucune distinction n'ayant encre été faite pour le **i** – chacune à leur tour, entre les deux mêmes consonnes, et montrer, en donnant des exemples pour chacune <85:15> à l'aide des mêmes lettres et en les plaçant dans la même position l'une après l'autre, quel est le son [máli] propre à chacune d'elles, et de cette manière donner tout au long de cet opuscule des exemples des plus subtiles distinctions qui se puissent faire sur les lettres : **sár : sǿr : sér : sǿr : sór : súr : sýr**.

Un homme m'a infligé une blessure (**sár**) ; je lui en ai infligé de nombreuses blessures (**sǿr**). <...>¹⁵ Le prêtre seul jura (**sór**) le jurement (**sǿrin**) juste (**sǿr**). Dououreux (**súr**) sont les yeux de la truie (**sýr**), mais ils sont mieux ainsi que sortis [de leurs orbites].

Et à présent, chacune de ces neuf lettres donne naissance à une nouvelle lettre si elle est prononcée dans le nez. Or cette distinction est si claire <85:20> qu'elle peut changer aussi la signification [máli] comme je vais le montrer à présent dans ce qui suit en plaçant un point au-dessus de celles <les lettres> qui sont prononcées dans le nez : **hár, hárr ; rǿ, rǿr ; þél, þéll ; fǿr, fǿrr ; ísa ; ísá ; órar, órarr, øra, ørarr ; þú at, þúat, sýna, sýnarr**.

Les cheveux (**hár**) poussent sur les êtres vivants, mais le requin (**hár**) est un poisson ; La vergue¹⁶ (**ró**) est une antenne dans un grément, mais un recoin (**ró**) est l'angle d'une maison ; la peluche de la laine (**þél**) se trouve sur une main bandée ou une pan de manteau, mais la lime (**þél**) est un outil. D'un côté [il y a] un ovin [sauðurinn, c'est-à-dire mouton] qui s'appelle mouton (**fél**), d'un autre il engendre (**fér**)¹⁷ un agneau. Il était possible de regarder à travers (**ísá**) l'éclaircie des nuages quand nous <85:25> arrivâmes sur les nappes de glaçon flottants (**ísa**)¹⁸. Les accès de folie (**órar**) sont nos (**órar**, pluriel de **órr**) négligences¹⁹. L'enfant le plus vieux devrait être sage parce que le plus âgé peut rendre fou (**óralæra**) le plus jeune des deux (**æri**). Tu étais là où (**þú at**) le lit de plumes fut aplati (**þúat**). L'eau de sentine profonde de trois coudées (**sýna**), je vais vous la montrer (**sýna**).

A présent, voici toutes nos lettres : **a, a, ø, ø, e, e, ǿ, ǿ, i, i, o, o, ø, ø, u, u, y**. Mais bien que je n'écrive pas plus de lettres pour les voyelles qu'il ne trouvent de voyelles dans notre langue – dix-huit faites à partir de cinq voyelles latines – il est néanmoins bon de savoir qu'il reste encore une distinction à faire à propos des <85:30> voyelles, concernant à la fois celles qui étaient déjà avant dans l'alphabet, et les autres, celles qui viennent d'y être ajoutées ; c'est une distinction qui change la signification [máli] selon que la lettre est longue [langr] ou brève [skammr], comme chez les Grecs qui écrivent la lettre longue avec une certaine forme [líkneski] et la lettre brève avec une autre forme. Ils écrivent le **e** bref ainsi : **ε**, et le **e** long <86:1> comme la lettre **H**. Le **o** bref s'écrit de cette manière : **o** et le **o** long de cette manière : **ω**. Cette distinction, je souhaite encore l'exposer parce qu'elle modifie aussi la signification [máli] tout comme la précédente. Je vais marquer les longues d'un accent pour les distinguer des brèves : **far, fár, ramr, rár, ol, ól, von, vón, sé þú, séþu, framer, frá mér, ver, vér, venisk, vénisk, vil, víl, minna, mínna, goð, góð, <86:5> mona, móna, Godroði, góð róði, monde, mónde, dura, dúra, runar, rúnar, fytr, flýtrm brynna, brýnna**.

¹⁵ Lacune du manuscrit.

¹⁶ Le Robert définit ainsi la vergue : « Mar. Espar disposé en croix sur l'avant des mâts, et servant à porter la voile qui y est fixée. » et ainsi l'antenne : « 1° Mar. vergue longue et mince des voiles latines ». La traduction latine rend **ró** par *antenna*. La civilisation norroise de cette époque était essentiellement maritime. On s'étonnera dès lors moins de trouver tant de termes techniques maritimes aujourd'hui inintelligibles là-bas comme ici.

¹⁷ Aujourd'hui la forme est **fær** : engendrer.

¹⁸ En norrois, on distingue *íss* qui désigne la glace sur la mer ou sur l'eau (d'où banquise, glace flottante...), *svell* qui désigne la glace sur une plaine ou une prairie, sur une terre basse, *klaki* qui renvoie au sol gelé, et *tsar* (pluriel du premier) qui désigne de larges couches de glace, sur l'eau également.

¹⁹ Le terme norrois est **óræktir** (pluriel) de **rækt**, amour, affection, d'où **órækt**, négligence, indifférence.

Vaisseau (*far*) est le nom d'un navire, mais l'angoisse²⁰ (*fár*) est une sorte de détresse [*nauð*]. Un homme fort est robuste (*ramr*), mais enrôlé (*rámur*) est pour la gorge. Il y a une boisson s'appelle la bière (*öl*), mais la sangle (*ól*) est une lanière. La langue [*túngan*] est habituée (*von*) à la parole, mais des dents on peut s'attendre à (*vón*) morsure. Regarde (*seþu = se þú*) comme ils ont bien fixé (*séþu*) <les planches>, ceux qui étaient chargés de les ajouter [*fyrir saumföri*]. Ces hommes sont de vrais goujats (*framer/framir*) qui n'ont pas honte de me (*frá mér*) prendre ma femme. <86:10> De nombreuses <femmes> sont si éprises (*ver*) de leur mari (*vér : ver*) que c'est à peine [*varla*] si elles le quittent des yeux. Bien qu'un homme mauvais se croit capable d'obtenir (*vénisk*) de belles femmes, un homme bon pas en prendre l'habitude (*venisk*). Bêtise [*dul*] et volontarisme (*vil*) s'attendent à ce que le labeur et la misère (*vil*) diminuent. Je veux rappeler (*minna*) à l'homme attentionné mes (*mínna*) soucis intimes. La femme qui honore Dieu (*gop = goð*) est bonne (*góp = góð*). Ma maman (*móna*), dit l'enfant, ne va pas (*mona*) me traiter plus mal que le reste de la maisonnée. Gopróþe (*Goðröði*) aime bien le bon aviron (*góð röði*)²¹, c'est-à-dire les bonnes rames, comme le dit le s :

Rétt kann ræði slíta
<86:15> *Ræsis herr ór verri*
(Tirer les rames, ils savent bien
Dans la mer, les hommes du souverain.)

La maison pourrait (*mönnde*) aurait des fuites, si le couvreur n'avait enfaîté (*mönnde*) [le toit]. Si l'invité frappe à la porte (*dura*), le maître <de maison> ne devrait pas somnoler (*dúra*). Les porcs mâles [*geltir*] s'appellent verrats (*runar*), mais les runes (*rúnar*) sont des lettres. Regarde comme le radeau flotte (*flytr*)²² lorsque le pilote [*sækarlinn*]²³ le dirige (*flytr*)²⁴. Le capitaine [*styrimaður*] a besoin <d'avoir> la brise plus forte (*brýnna*) que celui qui doit donner à boire (*brynna*) au bétail.

A présent, si certaines de ces trente-six²⁵ distinctions peuvent être laissées de côté, car ne répondant à aucun besoin de notre langue, alors je me suis trompé²⁶ – ce qui est une possibilité – ou encore si davantage <de distinctions> se trouvent dans la voix [*röddu*] de l'homme.

Cependant il est bon de savoir, comme il fut dit plus haut, que chaque voyelle [*raddarstaf*] se prononce dans chaque langue <í hverju máli> comme son nom dans l'alphabet, sauf lorsqu'elle renonce à sa nature et mérite alors le nom de consonne plutôt que de voyelle. Ce qui arrive lorsqu'elle est jointe [*stafaður við*]²⁷ à une autre voyelle [*raddarstaf*] comme dans les quelques exemples qui suivent : *austr* <est>, *earn* <járn : fer>, *eir* <cuivre>, *eór* <jór : coursier>, *eyrer* <eyrir : once>, *uín* <vín : vin>. Or, il n'est pas exclus que l'on me dise : « Voici un mot où vous écrivez /e/ quand la plupart des gens écrivent /i/ lorsqu'on fait d'elle une consonne, comme ce fut le cas à l'instant lorsque vous avez écrit *earn* là où j'aurais écrit *iarn*, et il en est ainsi en d'autres occasions fort nombreuses. » Je réponds ainsi : « vous venez de faire là une observation juste, bien que vous n'ayez pas mentionné tout ce qui doit vous sembler avoir été écrit de manière étrange, et cependant, j'ai écrit ainsi délibérément dans la plupart des cas. Si je devais écrire un autre traité [*mál*], dans la mesure où il répondrait à un besoin et où il existe un matière abondante pour celui qui en a la compétence, <qui étudierait> quelles lettres chaque mot possède par nature [*eðli*], ou de quelle manière chaque lettre <86:30> devrait être liée ; ce

²⁰ Cleasby (ed.), rapproche certes *fár* de *fahr* en allemand, de *fear* en anglais, mais il remarque « *but in the old scandinavian languages the word does not rightly mean either fear or danger* » et il propose : *evil passion, bale, harm, mischief*.

²¹ La structure de la phrase, courante en islandais, correspond au grec *dokei moi*, « il me semble », où l'agent est au datif tandis que ce qui est apprécié est soit à l'accusatif soit au datif soit au nominatif.

²² « *flóta* » : flotter

²³ D'après Hreinn Benediktsson, « *Sækarlinn : this is a ἄπαξ λεγόμενον, and the translation « raftsman » is therefore hypothetical* ». Cette traduction est cependant déjà celle de E. Haugen, et elle est reprise par Federico Albano Leoni « *marinaio* ».

²⁴ « *flytja* » : transporter, avancer

²⁵ « *vi ins fjórða tigar* » : littéralement, six de la quatrième décade, c'est-à-dire 36.

²⁶ « *þá skjótumsk ek yfir* ». Cl. : « then i am mistaken. »

²⁷ Littéralement : *écrite avec*.

serait là un livre tout à fait autre, et beaucoup plus important ; aussi, je ne peux traiter de ce problème [mál] dans le présent livre. Je vais cependant dire quelques mots de ce seul mot [eina], après lequel surtout vous en avez. » Ce son [hljóð], qui a la propriété d'une consonne [er samhljóðandinn hefir], ou cette voyelle [raddarstafur], <87:1> qui prend sa place et s'écrit avec une autre voyelle [raddarstaf], n'est pas facile à distinguer, pour cette raison qu'il devient bref et étroitement lié ou mêlé avec la voyelle [raddarstaf þann] avec laquelle il s'écrit ; c'est pourquoi il nous faut chercher s'il est possible de trouver ce même mot prononcé de telle manière que la <première> voyelle soit séparée de l'autre, et que chacune d'elles, qui est généralement écrite avec, de sorte qu'elles forment ensemble une seule syllabe, une syllabe qui soit propre au mot <sína samstöfun>. Les poètes <Skáld> sont <87:5> arbitres <höfundar : auteurs ; autorités ; auctores> de tout ce qui regarde la science des runes et les distinctions/parties de la langue <málsgreinar>²⁸, tout comme les artisans le sont pour leur art <gripa eða málmgripa eða /smíðar/ ajout ?> et les juristes pour les lois. Or de cette manière, l'un d'eux composa les vers qui suivent :

///Höfðu hart of krafðir
 ///hildir óx við þat skildir
 ///gang, en gamlir sprungu
 ///gunnþings earnhringar.

Or, bien que le mètre²⁹ le contraigne à diviser une syllabe, et à en faire deux, afin que le mètre <kveðandi> soit préservé, il n'en reste pas moins qu'aucune nécessité ne l'obligeait à changer les lettres et à écrire <hafa> /e/ à la place de /i/, s'il avait fallu préférer /i/ à /e/, <87:10> bien que je sois d'un avis contraire. Mais s'il se trouve un homme partial³⁰ et obstiné³¹ au point de contredire tant d'hommes de bon sens, qui ont soutenu, avant même que j'écrive ce mot, qu'eux-mêmes le prononçaient comme il est à présent écrit et qu'ils en avaient entendu d'autres le prononcer ainsi, et si vous dites qu'il devrait prononcer /i/ et non /e/, bien que le mot soit divisé en deux syllabes, alors j'aurai pour lui le conseil d'ami de Caton, qu'il donna à son fils en vers :

*Contra verbosos noli contendere verbis
 Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.*³²

Ce qui signifie : tâche de ne pas disputer <87:15> avec les pédants, beaucoup reçoivent la parole, peu la sagesse.

Ici s'achève la discussion sur les lettres sonnantes <umræðu raddarstafanna>, et, si Dieu le veut, je vais essayer de dire quelque chose des consonnes/consonnantes <samhljóðendr>.

[LES CONSONNES/CONSONNANTES]

Dans le nom de chacune des consonnes/consonnantes, il y a une lettre sonnante/voyelle <raddarstafr>, car ni ces noms ni aucun autre ne peuvent être prononcés, s'ils ne font pas usage de voyelles/sans le support de voyelles/lettres sonnantes <raddarsafa>, comme nous l'avons dit plus haut. Or, bien que le son <hljóð> ou la prononciation <atkvæði> des consonnes/consonnantes puisse à difficilement être produit <kveða> tout seul <eitt saman>, il n'en demeure pas moins nécessaire de déterminer <skilja> <87:20> ce qu'elles font dans la langue/discours <í málinu>. Mais aucune d'elles ne fait dans la langue/le langage/le discours <í málinu> tout ce que son nom indique, comme c'est le cas pour les voyelles <raddarstafirnir>. Je vais donc modifier <haga> le

²⁸ Variante : Les poètes sont juges de tout ce qui touche la grammaire ou les distinctions du discours <málsgreinar>

²⁹ Cl : « **kveðandi**, f., the recital of q song, singing ; ok er lokit var kvæðinum lét Óttarr eigi niðr falla kveðandina, heldr hóf hann upp drápunam þá er hann hafði ort um konunginnm Flateyjar-bók iim 242, fógr var sú kveðandi at heyra, Grettis saga 152, þar skyldi vera kveðandi mikil sem hón (the prophetess) var, Fornaldar Sögur ii 506 ; því næst heyrðu þeir kveðandi harðla órgurliga með mikilli raust, Draum... 2. Metric. Rhythm, flow of a verse , hér er stafa-stening sú (viz. the alliteration) sem hætti ræðr ok kveðandi görir, Edda 121 ; ok gör svá löng samstafa af skamri, þvíat ella helzt eigi kveðandi rétt í vísu-orði, Skálda 182 ; sú stafsetning er hátt görir ok kveðandi, Edda 121 ; þessi figura upphaf til þeirrar kveðandi, er saman-heldr Norrænum kveðskap, Skálda 192, en þó fegra þær mjök í kveðandi, Edda 122.

³⁰ Einmáll : one-sided in speech.

³¹ Hjámáll : speaking-beside the mark.

³² Traduction par J. Wight Duff et Arnold M. Duff (Loeb Classical Library, *Minor Latin Poets* II, p. 599) :

« To fight the wordy you must words eschew
 Speech is bestowed on all, sound sense on few. »

nom de chacune des consonnantes/consonnes qui n'avait pas auparavant un tel nom, afin qu'on comprenne à partir du nom ce qu'elle fait dans la langue/discours <í málinu>, tandis qu'on ne le pouvait pas avant. Le son de chacune d'elles dans chaque discours/langue <í hverju máli> doit être ce qui reste du nom après que la voyelle/sonnante a été retirée du nom.

B, <c>, d, g, h, p, t : ces lettres ont une prononciation de la longueur normale d'une lettre car on ne peut <87:25> jamais placer deux consonnes de la même espèce <ins sama lutar> devant une voyelle dans la même syllabe.

F, l, m, n, r, s : ces lettres peuvent chacune avoir la prononciation <atkvæði> de deux consonnes, si l'on veut <les> prononcer autant ; comme cela peut arriver à chacune si elle est placée après une voyelle <raddarstafinn> ; comme on le constate lorsque nous les prononçons avec une prononciation longue, comme nous devrions le faire si leurs noms se trouvaient être écrits comme suit : eff, ell, emm, enn, err, ess. On peut aussi réduire <la longueur de> leur prononciation <atkvæði>, même si elles se trouvent après une voyelle dans la syllabe, et si elles étaient ainsi <87:30> nommées comme si leurs noms étaient écrits de la manière suivante : ef, el, em, en er, es, comme je vais les laisser s'appeler et ne jamais avoir pour chaque son plus d'une lettre, qu'elle se tienne avant ou après la voyelle dans la syllabe, sauf là où j'écris une consonne, quelle que soit celle que j'écris, sous la forme majuscule, à condition <88:1> qu'elle se trouve après une voyelle dans la syllabe. Alors je laisse cette seule lettre représenter <un son> de la même longueur que si, à la place, on en avait écrit deux d'un seul et même genre <veir eins konar ok ins sama konar> afin qu'on écrive moins et plus rapidement et qu'on économise du parchemin <bókfell>.

A présent, pour ces lettres qui ont un voyelle à la fin de leur nom, c'est-à-dire b, c, d, g, p, t, et dont le son du nom, pour chacune, ne saurait par conséquent être prolongé, je change le nom de la majuscule et <88:5> je place la voyelle devant de sorte qu'il soit permis <megi> de prolonger le son dans leur nom autant que le réclame dans le discours le changement de valeur dans le discours/la langue. A présent, que chaque consonne ajoute tout le son <atkvæði> dont elle dispose à son association avec la voyelle qui est dans son nom, quelle que soit l'autre voyelle à laquelle elle est unie par l'écriture dans chaque discours <í hverju málinu>.

Ainsi donc, certaines consonnes ont leurs propres forme, nom et valeur, tandis que d'autres ont la forme, le nom et la valeur d'une majuscule, d'autres encore ont la forme d'une majuscule et les lettres <88:10> changées dans leur nom et le son prolongé à la fois dans leur nom et leur valeur, d'autres enfin conservent leur forme, même si le son de leur nom est réduit et la valeur qu'ils auront dans le discours <í málinu> sera la même que celle qui sera dans leur nom. Il nous faut donc chercher à montrer à la fois leur forme et, écrire au-dessus, leur nom afin qu'il soit permis d'embrasser du regard l'ensemble des consonnes qui ont été discutées plus haut séparément :

	be	ebb	che	ecc	de	edd						
b	B	c	K	d	D							
	ef	eff	ge	egg	eng	h	el	ell	em	emm	en	enn
	f	F	g	G		h	l	L	m	M	n	N
	pe	epp	<88:15>									
p	P											
er	err	es	ess	te	ett	ex	<the>					
r	R	s	S	t	T	x	þ					

La lettre qui est écrite <ritinn>ici /c/, la plupart des Latins <látinumenn> l'appelle *ce* et l'utilise pour deux lettres, pour /t/ (*sic*) et /s/, quand ils l'écrivent avec *e* ou *i*, bien qu'ils l'écrivent *k* avec *a* ou *o* ou *u*, ce qui est la manière dont les Ecossais écrivent cette lettre avec toutes les voyelles latines et qu'ils appellent *che* ; moi aussi j'appellerai cette lettre *che* dans notre alphabet et je l'écrirai ainsi avec toutes les voyelles de la même manière que *k* ou *q*, mais alors, j'élimine ces deux lettres et je n'en laisse qu'une, *c*, à la place <88:20>de chacune d'elles et à sa propre place, puisqu'<alls> auparavant elles avaient le même son <hljóð> ou valeur dans la plupart des cas. Mais dans la mesure où la lettre *c* a la même forme <vöxt>, qu'elle soit écrite en majuscule ou non, et dans la mesure surtout où je n'écris pas les majuscules plus grandes que les autres dans un écrit qui n'est pas placé au début d'une période <vers> et elle doit avoir la valeur de deux lettres, à la place de sa majuscule, j'écris cette lettre-ci : K, parce qu'elle a une forme propre, même quand elle est un peu diminuée. Ce n'est pas non plus bizarre <d'avoir> pour elle cette forme, car cette lettre existe en grec où elle s'appelle kappa <88:25> et où elle y vaut pour xx <20> dans la numération <í tólu> ; mais ici, dans notre langue <í máli váru>, cette lettre vaudra pour <jarteinir>cc, tout comme les autres petites majuscules valent pour deux lettres dans le discours <í máli>. Elle [cette lettre] pourra aussi valoir pour cc [200], deux cents, comme deux *c* en latin. Avant que cette lettre ne se trouve à la place de deux lettres, et <lorsqu>'elle s'appelait *che*, elle avait le *e* après le *c* dans son nom, mais à présent, elle est changée et a le *e* en premier dans le nom et s'appelle *ecc*, et nous en avons dit assez sur le sujet. Le *n* qui vient avant le *g* dans une syllabe se prononce moins dans le nez et plus dans la gorge que l'autre *n* parce qu'il reçoit quelque mélange <88:30> du *g*. Or, je souhaite que leurs rapports <samafarar> soient amicaux <vinveittar>, et je souhaite faire une lettre à partir de toutes les deux, lettre que j'appelle *eng* et que j'écris de

cette manière : /. J'attribue à cette lettre seule la valeur de deux, de sorte qu'il revient au même d'écrire *hringr* et *hri/r* (anneau, cercle, boucle), si ce n'est qu'on écrit moins et que les lettres sont moins nombreuses.

Pour le *h*, je n'ai <89:1> changé ni la forme ni le nom, parce que il ne peut ni être agrandi ni être réduit, ni être changé d'aucune manière quant à sa prononciation <í *sínu atkvæði*>.

x, y, z, & [˜] : il permis, si l'on veut, de faire l'économie de ces lettres dans notre langue, car aucune d'elles n'a de valeur propre, puisqu'elles sont utilisées à la place de lettres qui sont déjà dans l'alphabet, certaines à la place de deux, x et z, & ou ˜, parfois à la place de davantage, certaines à la place d'une seule, comme y ou parfois ˜.

x est composé en latin de *c* <89:5> et *s*. Dans notre langue, je veux l'avoir ainsi composé sans qu'il soit jamais majuscule, car il n'est jamais à la place de deux *c* ni de deux *s*, ni ne se trouve au début d'une période <*eigi í upphafi vers*>, d'un mot ou d'une syllabe.

Y est une lettre grecque qui s'appelle *ui*, mais les Latins l'utilise à la place de *i* bien qu'uniquement dans les mots grecs si l'on écrit correctement dans les mots grecs. Si l'on écrit avec bon sens, il n'y a pas besoin de cette lettre ici dans notre langue <í *vára tungu*>, à moins que l'on ne veuille l'utiliser à la place de *u* quand elle est écrite <*verðr stafaðr*> avec une autre voyelle <*raddarstaf*> et utilisée comme une consonne. Néanmoins, je ne vais pas <89:10> l'écrire <*rita*> car je ne vois pas que *u* ait plus besoin d'aide que les autres voyelles <*raddarstöfum*>, lorsqu'elles sont utilisées comme consonnes.

Z est composée de *deteth*, une lettre hébreux écrite ainsi : ז et qui est utilisée à la place de *d*, et d'une autre lettre qui s'appelle *sade*, et qui s'écrit : צ et qui est utilisée pour le *s* en latin ; puisque [z] lui-même est une lettre hébreux, bien qu'elle soit utilisée aussi dans l'alphabet latin, car on trouve de nombreux mots hébreux en latin. Je préfère la [cette lettre] rejeter hors de notre langue <*úr vári máli*> et de notre alphabet³³, car, autrement, bien que cela soit nécessaire, il y a plus de lettres que je n'en <89:15> voudrais avoir. Je préfère écrire, les quelques fois qu'il est besoin, *d* et *s*, puisque dans notre langue <í *óru máli*> elle est toujours composée de *d* et *s*, et pas une seule fois de *s* et *d*.

& est une syllabe plutôt qu'une lettre, qui est l'association, en latin de *e* et *t*, mais de *e* et *þ* dans notre langue, si l'on devait l'utiliser. Mais je m'oppose à son utilisation dans notre langue <í *óru máli*> et dans notre alphabet, car cette syllabe ne se présente seule jamais dans notre langue <í *óru máli*> d'une manière telle que dans la même syllabes il y ait quelque consonne avant le *e*.

<89:20> Le tilde non plus n'a pas la nature d'une lettre ; il est néanmoins utilisé à la place de diverses lettres, parfois une seule, parfois davantage, afin d'écrire moins et plus vite. Je l'utilise souvent pour *m* ou parfois *n*, ou pour la syllabe *er*, lorsqu'il a cette taille: ~. A ce propos, je ne peux donner plus qu'un petit conseil : que chacun agisse avec le tilde comme il lui semble opportun et compréhensible. Le tilde a néanmoins une certaine signification quant au nom <*til nafns þess*> qu'il porte, bien que cette signification ne soit pas une qualité de son nom de la même manière que pour les autres lettres. *Títan* est le nom <*heitir*> du soleil, et de <89:25> là, on tire le diminutif *títulus*, en latin ; soit *tilde* <*títull*>, comme nous disons <*kveðum*>. C'est comme un petit soleil car le soleil illumine ce qui auparavant était obscur, de même le tilde illumine soit un livre s'il est écrit <*ritinn*> au début, soit d'un mot, s'il est placé au dessus.

La lettre qu'on appelle en général *þorn*/thorn, je l'appelle plutôt *the*, car sa prononciation <*atkvæði*> dans chaque discours langue/contexte <í *hverju máli*> est ce qui reste de son nom lorsque la voyelle est retranchée de son nom ; car j'ai à présent organisé toutes les consonnes d'après ce principe <í *þat mark*>, ainsi que je l'ai écrit plus haut dans cette discussion <*umræðu*> à leur propos. Le *þ* précèdera <89:30> le tilde dans l'alphabet, bien que je l'ai examiné <*hafa umræðu*> après, parce qu'il est la dernière lettre ajoutée. Or, la raison pour laquelle j'ai discuté du tilde d'abord, c'est qu'il était déjà dans l'alphabet avant, et dans la discussion <í *umræðu*> je le fais suivre les lettres qui, comme elle, n'ont pas de valeur qui leur soit propre <*sína iartein*>. La majuscule de *the*, je l'écrirai nulle part excepté au début d'une période car <90:1> l'on ne peut pas prolonger sa prononciation <*atkvæði*>, même lorsqu'il suit une voyelle dans une syllabe.

Or, bien qu'ayant parlé brièvement de l'écriture des majuscules, qui remplacent les lettres dédoublées, je ne dirai pas qu'elles sont mal écrites ou écrites de manière éronée, à condition que des deux lettres qui sont écrites, aucune ne soit majuscule, et bien que je préfère écrire une seule lettre <*einn staf ríta*> là où une seule lettre a la même valeur <*stodar jafnmikit*> que deux lettres, afin <90:5> d'écrire moins et plus vite et d'économiser du parchemin, ainsi que je le disais.

Mais je ne sais pas ce qu'il faudra faire si le résultat s'avère si mauvais que quelqu'un fasse irruption et tienne ce discours : « Là où vous écrivez une majuscule », dit-il s'il le veut, « ou, comme vous dites, deux consonnes du même genre unies dans une seule même syllabe, à cet endroit, je n'écrirai ni deux consonnes, ni une majuscule, afin prolonger <*auka*> la prononciation <*atkvæðit*>, pas plus <n'écrirai-je> la lettre qui n'est pas une majuscule afin de <90:10> de réduire <*minka*> la prononciation. Je préfère écrire une <lettre> du même genre et ne pas écrire de majuscule sauf au début d'un mot ou d'une période, et alors je préfère prononcer <*kveðk*> chacune

³³ L'Islande supprima la lettre Z en 1974, suivant en cela les recommandations du premier grammairien, avec, il est vrai quelques siècles de retard.

autant ou aussi peu que que je le juge opportun, ou je ne fais pas attention à savoir si je les prononce toutes avec la même longueur. » Que faudra-t-il faire, dis-je, si ce n'est lui montrer des exemples si clairs de ces distinctions dont il n'a compris aucune auparavant qu'il se dépêche de revenir sur ses propos afin d'être en avance sur ceux qui sinon se moquerait <90:15> de lui et dirait qu'il serait plus sage de se taire.

Voici à présent des exemples trouvés à la hâte, et, pour une plus grande clarté mis dans contexte signifiant : u be, uBe, secr, seKr, hö, do, höDo, afarar, aFarar, þagat, þaGat, öl, öL, frame, fraMe, vina, viNa, krapa; kraPa, hver, hveR, fús, fúS, skjót, skjóT.

U be sont les noms de deux lettres <bókstafa>, mais uBe est un nom d'homme. Un secr est un hors-la-loi (un reste en forêt), mais un seKr (sac) est un sac. Une grande femme <90:20> est morte (hö dó), lorsque Hölgatröll est morte; mais on entendit la poignée lorsque Thor emporta <bar> le chaudron <hverinn>. Il est meilleurs pour tout un chacun de se taire (þagat) que d'avoir quelqu'un qui <le> fasse taire (þaGat). Toutes (öl) les bières (öl) ne sont pas identiques. La renommée (frame) est portée plus haute que celui qui se tient sur le pont à la proue (fraMe). Il est le meilleur ami (vina) des dieux, celui qui est décidé à travailler (viNa) le plus <dur>. Ils traversent souvent la neige fondue (krapa) pour aller à l'église, bien qu'ils aient une route difficile (kraPa). Chaque (hver) femme et chaque (hverr) homme devraient désirer (fús) ce que Dieu désire (fúS). Alors ils seront prompts (skjót) aux bonnes œuvres, et gagneront la grâce de Dieu promptement (skjóT).

Maintenant, si quelqu'un désire écrire ou apprendre à écrire dans notre langue <at vǫru máli>, soit des exégèses <þyðingar> de textes sacrés, soit les lois, soit des généalogies <áttvísir>, soit tout autre savoir utile qu'on l'on veuille apprendre ou enseigner dans les livres, à supposer qu'il soit assez humble dans son soif d'apprendre pour préférer apprendre peu que rien jusqu'à ce qu'il y ait davantage de temps, alors, qu'il lise ce traité <kapítulum> avec soin et qu'il l'améliore dans tous les passages où il sera nécessaire, et qu'il mesure mon effort <90:30> mais excuse mon manque d'acuité, et qu'il use de l'alphabet qui est noté plus haut <ritat>, jusqu'à <uns> ce qu'il en trouve un qui soit meilleur.

Suit la liste des lettres.